Kyriaki E. CHRISTODOULOU
Docteur ès Lettres

LA CULTURE DU MOI DANS L'ÉLABORATION DE L'ART DE VIVRE DE MONTAIGNE

"Moy qui n'ay autre fin que vivre et me resjouyr"
(MONTAIGNE, *Essais*, III, V, p. 843).

Contribution à la célébration
du quatre centième anniversaire
de la première édition des *Essais* (1580).

Parmi les penseurs et les moralistes français Montaigne semble revendiquer l'honneur d'avoir le plus approfondi la notion de vivre en tant qu'acte humain privilégié, et d'avoir fait de la vie un art et un plaisir constant. Esprit ouvert aux problèmes multidimensionnels de son temps et aux messages qui affluent en cette période bouleversante de la Renaissance, le gentilhomme de Montaigne saura tirer sa part de cette cosmogonie d'idées surprenantes afin de s'adonner à soi et de réorganiser ainsi sa vie d'homme. Premier acte conscient vers l'élaboration de son art de vivre la retraite studieuse, à l'âge de trente neuf ans, du conseiller au Parlement de Bordeaux sera marquée par une inscription gravée sur les travées de sa librairie, inscription qui va perpétuer le geste décisif du futur sage de France: "L'an du Christ 1571... Michel de Montaigne, depuis longtemps déjà ennuyé de l'esclavage de la cour du Parlement et des charges publiques, se sentant encore

dispos, vint à part se reposer sur le sein des doctes Vierges (=des Muses) dans le calme et la sécurité; il y franchira les jours qui lui restent à vivre. Espérant que le destin lui permettra de parfaire cette habitation, ces douces retraites paternelles, il les a consacrées à sa liberté, à sa tranquillité et à ses loisirs"[1]. Neuf ans plus tard, en 1580, la publication des deux premiers livres des *Essais*[2] viendra couronner cette retraite méditative du gentilhomme périgourdin.

Mais quelle est la matière et le but de la composition de cet ouvrage unique dans son genre? Chercher une réponse à cette question dans l' *Avis* de Montaigne au lecteur rédigé en 1580, et où la modestie de l'auteur présente les *Essais* comme une peinture de son "moy"[3] et de "ses conditions et humeurs" destinée à l'usage des siens et de ses amis, équivaudrait à une erreur grossière. En effet, ce prétendu avertissement de Montaigne ne correspond ni à la matière des premiers essais composés autour de 1572, où l'idée de se peindre fait défaut, ni à celle des essais rédigés après 1580 et où la peinture du moi personnel fait place à la peinture de "la forme entiere de l'humaine condition" (III, II, p. 805). Véritable "journal d'un homme à la recherche de la sagesse"[4], les *Essais* représentent non seulement la tâche ardue de leur auteur afin de découvrir, à travers le moi "ondoyant" et "divers" (I, I, p. 9), les traits permanents et universels de l' être humain, mais aussi un moyen d'organiser sa vie et une méthode propre à la contrôler et à s'en rendre compte: "[C] Et quand personne ne me lira", écrit Montaigne dans l'essai *Du démentir*, "ay-je perdu mon temps de m'estre entretenu tant d'heures oisifves à pensements (=pensées) si utiles et aggreables? Moulant sur moy cette figure (=mon portrait), il m'a fallu si souvent dresser et composer

1. Cf. *Les Essais de Michel de Montaigne*, éd. de P. Villey rééditée par V.-L. Saulnier, Paris, P.U.F., 1965, p. XXI. Cette inscription est gravée en latin sur les travées de la librairie de Montaigne; cf. *Les Essais..., ibid.*, p. XXXIV. Toutes les références aux *Essais* renvoient à l'édition mentionnée ci-dessus.

2. En 1588 Montaigne fait une nouvelle édition des *Essais* augmentée d'un troisième livre et de nombreuses additions aux deux premiers. Ce nouvel apport est marqué dans le texte des *Essais* par la lettre B. La lettre A se réfère à la version de 1580, alors que la lettre C désigne les corrections et les additions faites de la main de Montaigne sur un exemplaire de l'édition de 1588 en vue d'une nouvelle édition de son livre. Cet état final du texte des *Essais* constitue celui de l'exemplaire de Bordeaux.

3. Le dessein de se peindre a eu, dès la publication des *Essais*, ses détracteurs et ses défenseurs. Cf. *Les Essais...*, p. 1119. Sur la description de soi: "Genre ou thème des *Essais*?", cf. Y. Bellenger, *Essais*, Montaigne, Paris, Hatier, 1972, pp. 17–18.

4. Cf. A. Lagarde et L. Michard, *XVIe siècle, Collection littéraire*, Paris, Bordas, 1972, p. 195.

pour m'extraire, que le patron (=le modèle) s'en est fermy et aucunement (=dans une certaine mesure) formé soy-mesmes. Me peignant pour autruy, je me suis peint en moy de couleurs plus nettes que n'estoyent les miennes premieres. Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict, livre consubstantiel à son autheur, d'une occupation propre (=qui ne s'occupe que de moi), membre de ma vie... Ay-je perdu mon temps de m'estre rendu compte de moy si continuellement, si curieusement (=avec tant de soin)?" (II, XVIII, p. 665). Cette préoccupation systématique de soi n'apparaît pas clairement dans les premiers essais de Montaigne où l'influence des lectures de l'auteur semble l'emporter sur l'observation du monde et l'expérience intime[5]. Au centre de la problématique de cette première période d'essai de la part de Montaigne, au cours de laquelle notre humaniste navigue "dans le sillage des grands philosophes de l'Antiquité"[6], et en particulier de Sénèque, se trouve le problème de la mort. Le thème n'est pas sans intérêt pour le gentilhomme et le soldat qu'est Montaigne et à une époque où la guerre civile fait rage. D'ailleurs, au moment où il se met à écrire, l'auteur dispose déjà d'une douloureuse expérience de la mort acquise au chevet de son unique ami, Étienne de la Boétie, humaniste éteint prématurément dans une grandeur d'âme toute stoïcienne[7]. Faut-il ajouter au registre des morts dans l'entourage de Montaigne celles de son père, de son oncle, de son frère et de cinq enfants perdus en bas âge? Toujours est-il que l'auteur n'abordera pas ce sujet sans en avoir aucune connaissance objective préalable, connaissance qui, malgré tout, n'est pas encore l'expérience intime et personnelle des années qui vont suivre la composition des premiers essais.

Dans le chapitre au titre significatif *"Que philosopher c'est apprender à mourir"*[8] du premier livre des *Essais* l'étude de la mort ne se fait pas sans

5. Sur l'évolution de l'essai impersonnel vers l'essai personnel, cf. P. Villey, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, 2 vol., 2e éd., 1933, t. II, pp. 34 sq.

6. Cf. Fr. Jeanson, *Montaigne par lui-même*, Paris, Seuil, col. "Ecrivains de Toujours", 1951, p. 47.

7. Montaigne raconte les détails de cette mort exemplaire dans une lettre adressée à son père au lendemain de la mort de la Boétie, en août 1563. Cette lettre figure à la fin du recueil des *Oeuvres* de la Boétie publié par notre auteur en 1570. Cf. Montaigne, *Oeuvres complètes*, éd. A. Thibaudet et M. Rat, Paris, NRF, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1962, pp. 1347 sq.

8. Le titre de ce chapitre, qui reproduit une phrase des *Tusculanes* de Cicéron (I, XXX, 74: "Tota enim philosophorum vita... commentatio mortis est") empruntée, à son tour, au *Phédon* de Platon (64 a), a constitué jusqu'au moyen âge une des définitions de la philosophie. Cf. H. Friedrich, *Montaigne*, trad. de l'allemand par R. Rovini, Paris, NRF, Gallimard, 1968, pp. 279 sq.

référence à la vie et au besoin urgent d'assurer le calme et la tranquillité du moi par la lucidité qu'apporte la "premeditation" (I, XX, p. 87) de ce thème capital: "(A) Le but de nostre carriere, c'est la mort", souligne Montaigne d'un air sentencieux, "c'est l'object necessaire de nostre visée: si elle nous effraye, comme (=comment) est-il possible d'aller un pas en avant, sans fiebvre?" (*ibid,* p. 84). Ce qu'il faut donc combattre dans cette première rencontre avec l'idée de la mort, c'est la fausse opinion que la mort est un mal: "(A) Les hommes... sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes" (I, XIV, p. 50), ajoute l'auteur dans un autre essai de la même période intitulé *"Que le goust des biens et des maux depend en bonne partie de l'opinion que nous en avons"* et qui est une reprise du principe célèbre d'Epictète[9] connu sous la formule "ἐφ' ἡμῖν" «οὐκ ἐφ' ἡμῖν» (=en notre puissance ou non): "(A) Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties (=adversaires)", continue Montaigne dans le même essai. "Or cette mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourments de ceste vie? le souverain bien de nature? seul appuy de nostre liberté? et commune et prompte recepte à tous maux? Et comme les uns l'attendent tremblans et effrayez, d'autres la supportent plus aysement que la vie" (*ibid.*, p. 51). Ce qui paraît exaspérer Montaigne, au cours de cette première période de préoccupations morales, c'est l'insouciance du "vulgaire", son obstination à ne pas vouloir envisager la mort d'une manière réfléchie: "(A) Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas", s'écrie-t-il. "Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement? Il luy faut faire brider l'asne par la queuë" (I, XX, p. 84)[10]. Qualifiant dans un autre passage pittoresque cette "brutale stupidité" (*ibid.*) et ce "grossier aveuglement" (*ibid.*) de "nonchalance bestiale" (*ibid.*, p. 86), Montaigne conclut: "(A) Si c'estoit ennemy qui se peut éviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la coüardise. Mais puis qu'il ne se peut, (B) puis qu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme... et que nulle trampe de cuirasse vous couvre,... (A) aprenons à le soutenir de pied ferme, et à le combattre. Et pour commencer à luy oster son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le (*ibid.*, p. 86)... La premeditation de la mort est premeditation de la liberté. Qui a apris à mourir, il a desapris à servir" (*ibid.*, p. 87).

9. Cf. *Manuel,* 1.

10. En d'autres termes "le faire marcher à reculons pour qu'il ne voie pas où il va". Cf. *Les Essais...*, I, XX, p. 84, n. 2.

La conquête de la liberté intérieure et le "tête à tête" avec soi-même, conditions préalables de la marche vers la sagesse, font l'objet d' un autre chapitre des premiers essais intitulé *De la solitude,* où Montaigne note: "(A) Il se faut reserver une arriere boutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissons nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé que nulle acointance ou communication estrangiere y trouve place (I, XXXIX, p. 241)... Or, puis que nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement depende de nous... (*ibid.,* p. 240). La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy" (*ibid.,* p. 242). Loin de ressembler à l'isolement farouche de l'anachorète, "l'arriere boutique", ainsi que l'art de savoir tenir compagnie à soi-même, dont parle Montaigne, ne représentent qu'une retraite intérieure "qui se peut joüir", au dire de l'auteur, "au milieu des villes et des cours des Roys"[11]. Si, par le fait de s'estre aménagé loin des siens un coin bien à lui — sa "librairie" — afin de se soustraire à la "communication et conjugale et filiale et civile"[12], et d'y passer dans une paix méditative la plupart des jours de sa vie, notre moraliste semble donner l'exemple d'un isolement égoïste, il n'en faut pas conclure de ce fait qu'il mène dans son château de Montaigne une vie de solitaire misanthrope. Bien au contraire. "Nay", comme il écrit lui-même, "à la societé et à l'amitié", et disposant d'une "forme essentielle propre à la communication" (III, III, p. 823), non seulement il gouverne d'une main ferme son ménage et son domaine, mais ayant les portes de sa maison ouvertes à tout venant, et avide de bonne compagnie, il deviendra le voisin et le compagnon désirables dont parleront Madame de Sevigné[13] et Madame de La Fayette[14]. D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue que dans le domaine des rapports humains Montaigne a eu la chance unique de vivre et

11. Cf. *ibid.,* I, XXXIX, p. 240; cf. *ibid.,* III, III, p. 823, où Montaigne distingue la retraite intérieure de ce qu'il appelle "la solitude locale". Cf. Ph. P. Hallie, *The Scar of Montaigne. An Essay in Personal Philosophy,* Middletown (Connecticut), Wesleyan Univ. Press, 1966, pp. 139 sq. Cf. Gl. P. Norton, *Montaigne and the Introspective Mind,* the Hague-Paris, Mouton, 1975, pp. 171 sq.

12. Cf. *Les Essais...,* III, III, p. 828. Cf. la suite du passage "...Miserable à mon gré, qui n'a chez soy où estre à soy, où se faire particulierement la cour, où se cacher!".

13. Cf. Lettre à Mme de Grignan du 6 oct. 1679, in Madame de Sévigné, *Lettres,* 3 tom., Paris, NRF, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1953-1957, t. II (1955), p. 465: "...Ah! l'aimable homme! qu'il est de bonne compagnie! c'est mon ancien ami: mais à force d'être ancien, il est nouveau".

14. Cf. Ch. - A. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis,* 11 vol., Paris, Lévy, 1863-1869, t. II (1864), p. 155: "Ce serait plaisir d'avoir un voisin comme lui".

de réaliser l'amitié idéale en la personne d'Étienne de La Boétie pour qui il a rédigé le chapitre *De l'amitié*[15] qui compte parmi les plus belles pages de la littérature mondiale consacrées à ce sujet. Si, en plus, on tient compte du fait que Montaigne fut un voyageur averti, un soldat mêlé aux guerres civiles de son temps, et celui qui prescrivit les règles de la vie de société et les principaux linéaments de l'idéal mondain de "l'honnête homme"[16], on s'assurera que les *Essais*, loin d'être le fruit de la méditation d'un ermite, sont le registre des expériences d'un homme du monde.

*

Mais quel est le procédé qui conduisit l'auteur des *Essais* à la conquête de la sagesse et de son art de vivre? Ce procédé, on est sûr de l'identifier dans la façon dont Montaigne a pratiqué la connaissance de soi-même et dans le profit qu'il en a tiré pour le règlement de sa vie. Dans le chapitre *De l'expérience*, chapitre capital où Montaigne expose d'une manière plus suivie sa "méthode" à lui, il est question de la nécessité de se connaître: "(B) L'advertissement à chacun de se cognoistre doibt estre d'un important effect puisque ce Dieu de science et de lumiere (=Apollon) le fit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller" (III, XIII, p. 1075). Le premier pas dans l'application du précepte delphique se traduisit chez notre moraliste par un effort d'introversion: "(A) Le monde regarde tousjours vis-à-vis; moy, je replie ma veue au dedans, je la plante, je l'amuse (=occupe) là. Chacun regarde devant soy; moy, je regarde dedans moy: je n'ay affaire qu'à moy, je me considere sans cesse, je me contrerolle (=contrôle), je me gouste. Les autres vont tousjours ailleurs,... ils vont tousjours avant,... moy je me roulle en moy mesme" (II, XVII, pp. 657–658). Certes, cette manière de regarder en soi-même et de s'analyser par la suite n'a pas l'air facile et Montaigne est parmi les premiers à le constater: "(C) C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une alleure si vagabonde que celle de nostre esprit: de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes; de choisir et d'arrester (=fixer) tant de menus airs de ses agitations... Il n' est description pareille en difficulté à la description de soy-

15. Cf. essai I, XXVIII. A propos du sujet, cf. M. Riveline, *Montaigne et l'amitié*, Paris, Alcan, 1939. Cf. A. Thibaudet, *Montaigne*, texte établi par Fl. Gray, Paris, NRF, Gallimard, 1963, pp. 142 sq.

16. Cf., en particulier, les essais *De trois commerces* (III, III) et *De l'art de conférer* (III, VIII), où l'on voit s'esquisser cet idéal. Sur Montaigne "honnête homme", cf. P. Villey, *Les sources...*, t. II, pp. 452 sq.

mesmes, ny certes en utilité" (II, VI, p. 378). Si le travail de l'introspection s'avère difficile, en raison de l'opacité, de la diversité et de l'inconstance des données psychologiques — ce qui amène Montaigne à souligner "Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage" (III, II, p. 805) —, l'utilité de l'entreprise ne paraît pas de ce fait moins estimable, d'autant plus que l'auteur avoue en avoir fait sa "phisique" et sa "métaphisique" (III, XIII, p. 1072). En effet, le champ d'application du profit tiré de l'étude et de l'analyse de soi semble s'étendre sur plusieurs domaines de la vie et de la conduite de l'homme, à commencer par celui de la morale pratique: "(B) De l'experience que j'ay de moy", écrit Montaigne, "je trouve assez dequoy me faire sage, si j'estoy bon escholier. Qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passée, et jusques où cette fiévre l'emporta, voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote, et en conçoit une haine plus juste. Qui se souvient des maux qu'il a couru, de ceux qui l'ont menassé, des legeres occasions qui l'ont remué d'un estat à autre, se prepare par là aux mutations futures et à la recognoissance de sa condition. La vie de Caesar n'a poinct plus d'exemple que la nostre pour nous; et emperière, et populaire, c'est tousjours une vie que tous accidents humains regardent" (III, XIII, pp. 1073–1074).

Mais si la connaissance et l'observation de soi sont susceptibles de devenir un moyen réglementaire de la vie affective, elles ne servent pas moins dans le domaine "anthropologique"[17] à l'appréciation du juste prix de l'être humain. "Reconnaître sa condition", au dire de Montaigne, signifie apprendre à s'estimer d'une manière adéquate, reconnaître ses limites cognitives, évaluer d'une façon plus générale ce que vaut l'homme en tant que moi et nature humaine. Parlant de cette connaissance de soi qui mène à la conscience de l' ignorance, Montaigne note: "(B) Moy qui ne faicts autre profession [que de me connaître], y trouve une profondeur et varieté si infinie, que mon apprentissage n'a autre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent recogneuë je doibts l'inclination que j'ay à la modestie, à l'obeyssance des creances qui me sont prescrites, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la hayne à cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemye capitale de discipline et de verité... C'est par mon experience que j'accuse l'humaine ignorance, qui est, à mon advis, le plus seur party de l'escole du monde" (III, XIII, pp. 1075–1076). Loin donc de s'effrayer de cette découverte

17. Issu du substantif "anthropologie", l'adjectif, comme le terme dont il dérive, se réfère à l'homme (cf. le grec "anthropos") considéré dans son unité logique, psychologique et morale. Cf. A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 10e éd., Paris, P.U.F., 1968, pp. 62–63, sens B, C et D (critique).

humiliante de soi et de la nature humaine, et d'en chercher les causes métaphysiques, Montaigne se contente de réaliser que cette débilité naturelle est le lot de l'homme. C'est à partir de cette constatation réaliste qu'il s'obstine à insister sur son humanité moyenne, ce qui implique automatiquement le passage de la dépréciation à l'acceptation et à l'estime de soi: "(C) Je me tiens (=je m' estime) de la commune[18] sorte, sauf en ce que je m'en tiens: coulpable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouées, non excusées; et ne me prise seulement que de ce que je sçay mon prix" (II, XVII, p. 635). Au lieu de susciter une conscience pécheresse, la reconnaissance de sa faiblesse naturelle et l'aveu de son impuissance vis-à-vis d'elle ne font qu' entraîner chez Montaigne l'affirmation de sa condition d'homme: "(B) Je puis desirer en general estre autre", souligne l'auteur dans le chapitre *Du repentir*; "je puis condamner et me desplaire de ma forme universelle, et supplier Dieu pour mon entiere reformation et pour l'excuse de ma foiblesse naturelle. Mais cela, je ne le doits nommer repentir, ce me semble, non plus que le deplaisir de n'estre ny Ange ny Caton. Mes actions sont reglées et conformes à ce que je suis et à ma condition. Je ne puis faire mieux"[19].

Si dans le domaine anthropologique la connaissance de soi et la découverte de la faiblesse humaine sont loin de mener à une attitude dépréciative de la part de Montaigne, sur le plan cognitif ces expériences personnelles ne laissent pas de jouer un rôle négatif au niveau de l'évaluation des capacités rationnelles de l'homme. De vrai, entraîné par le vertige que lui causa autour de 1575 la lecture des *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus Empiricus, Montaigne s'adonne dans l' *Apologie de Raymond Sebond*[20], véritable manifeste sceptique, à une campagne impitoyable contre l'arrogance de la raison humaine et contre les bastions du dogmatisme. C'est l'époque où il fait graver sur une médaille la balance avec les deux plateaux

18. Cf. *Les Essais...*, I, XXXIX, p. 246: "(A) Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoureuse. Moy, qui l'ay commune, il faut que j'ayde à me soutenir par les commoditez corporelles".

19. Cf. *ibid.*, III, II, p. 813. Cet aveu d'impuissance dans le sens de l'amendement est d'autant plus accentué chez Montaigne qu'il avance en âge. A propos des critiques que suscita au XVIIe siècle le manque de la notion de repentir chez Montaigne, cf. *infra*, p.385,n.27. Cf. *Les Essais...*, III, IX, p. 964: "(C) Depuis d'un long traict de temps je suis envieilli, mais assagi je ne le suis certes pas d'un pouce"; cf. *ibid.*, III, X, pp. 1010-1011.

20. Sur les sources et les idées de ce chapitre, cf. G. Lanson, *Les Essais de Montaigne*, Paris, Mellottée, s.d., pp. 129 sq. F. Strowski, *Montaigne*, 2e éd., Paris, Alcan, 1931, pp. 119 sq. P. Villey, *Les sources...*, t. II, pp. 143 sq. Z. Gierczynski, "le scepticisme de Montaigne principe de l'équilibre de l'esprit", in *Kwartanlik Neofilologiczny*, t. 14, 1967, pp. 111-131.

en équilibre surmontée de l'inscription célèbre: "Que sais-je?". Passant au crible, au cours de cette crise pyrrhonienne, toutes les institutions humaines, Montaigne en vient à montrer leur inanité et leur manque de fondement raisonnable. Mais au lieu d'aboutir à des résultats destructifs, cette campagne antirationaliste de l'auteur de l'*Apologie de Sebond* ne fait, devant l'horreur de la guerre civile et les excès du fanatisme, que corroborer son conservatisme[21]. C'est ainsi que, si d'une part il affirme "Nous sommes Chrestiens à mesme titre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans" (II, XII, p. 445), et s'il reconnaît que, malgré leur défectuosité, "les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont loix"(III, XIII, p. 1072), de l'autre il finit par préconiser que "c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chacun observe celles du lieu où il est: Νόμοις ἕπεσθαι τοῖσιν ἐγχώροις καλόν"[22]. La crise sceptique passée, Montaigne en gardera le souvenir dans ses essais postérieurs et, au lieu d'affirmer dorénavant d'une façon dogmatique, il prendra l'habitude de ne s'incliner que devant les faits positifs, comme on voit dans les chapitres où il est question de la cruauté[23] et, surtout, de la sorcellerie (III, XI), et dans lesquels, devançant de loin son époque, il refuse de croire aux sorciers après examen critique des faits. Bien longtemps après, au moment où il composera l'essai *De l'expérience*, et lorsque le scepticisme livresque aura cédé la place à l'expérience personnelle, Montaigne notera: "(B) Qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mesconté (=trompé) de son propre jugement, est-il pas un sot de n'en entrer pour jamais en deffiance? Quand je me trouve convaincu par la raison d'autruy d'une opinion fauce, je n'apprens pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere (ce seroit peu d'acquest), comme en general j'apprens ma debilité et la trahison de mon entendement; d'où je tire la reformation de toute la masse. En toutes mes autres erreurs je faits de mesme, et sens de cette reigle grande utilité à la vie" (III, XIII, p. 1074).

La campagne antidogmatique de Montaigne dans le domaine gnoséologique ne manquera pas d'influencer ses vues morales. En effet, si au cours de ses premières préoccupations philosophiques la lecture de Sénèque suscite

21. Sur le conservatisme de Montaigne, cf. G. Lanson, *op. cit.*, pp. 238-246. Cf. F. Strowski, *op. cit.*, pp. 301 sq.

22. Cf. *Les Essais...*, I, XXIII, pp. 118-119. Sur les citations grecques chez Montaigne, cf. B. Knös, "Les citations grecques de Montaigne", in *Eranos*, vol. XLIV, 1946, pp. 460-483, en particulier p. 470; cf. K. Christodoulou, "Les sentences grecques de la "librairie" de Montaigne", in *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 5e série, no 21, 1977, pp. 57 sq.

23. Cf. les essais II,XI, III,VI, II,V, III,XI, II,XXVII.

chez lui un enthousiasme sans pareil pour la vie de Caton d'Utique, modèle incomparable de vertu stoïque, l'abandon de son idole dans les essais ultérieurs, ainsi que le choix d'autres modèles de vie, qui contrastent vivement avec celle du héros préféré des premiers essais, témoignent d'un recul évident de la part de Montaigne par rapport au rigorisme moral du Portique. Si à la rigidité et à l'inhumanité du sage stoïcien Montaigne préfère à présent la souplesse "d'un' ame à divers estages" (III, III, p. 821), dont le modèle le plus parfait demeure la vertu souple et naturelle d' Épaminondas et de Socrate[24]; cela s'explique par le fait que l'auteur des *Essais* s'oriente à cette heure vers un idéal de vie plus humain, vers une humanité plus souriante et plus détendue. Cette nouvelle conception de vie, qui s'accommode le plus avec sa nature oisive et nonchalante, incapable de rigueur et de tension[25], Montaigne la puise chez son auteur favori, Plutarque, et les historiens qu'il appelle son "gibier" (I, XXVI, p. 146) et sa "droitte bale" (II,X, p. 416) en raison du fait qu'ils lui fournissent des détails précieux sur la vie privée des grands personnages de l'histoire, personnages qui semblent l'intéresser plus en tant qu'hommes de tous les jours qu'en tant que célébrités. Voici dans quels termes Montaigne dresse dans le chapitre intitulé *De l'institution des enfans*[26] la comparaison entre la vertu austère et inaccessible du sage stoïcien et la vertu aisée, aimable et sociable du sage selon Socrate: "(C) La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouïssance constante: son estat est comme des choses au dessus de la Lune: tousjours serein... Elle a pour son but la vertu qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante... Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumfante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d' aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes, ils sont allez, selon leur foiblesse, faindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite (=maussade), menaceuse, mineuse (=qui fait la mine renfrognée), et la

24. Cf. K. Christodoulou, "Les modèles classiques dans les *Essais* de Montaigne", in *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 5e série, nos 22-23, 1977, pp. 29 sq.

25. Cf. *Les Essais...*, III, III, p. 820: "(B) Mes meurs molles, ennemies de toute aigreur et aspreté"; cf. *ibid.*, p. 823; cf. *ibid.*, III, X, pp. 1003 et 1004.

26. Sur les principes de la pédagogie de Montaigne, cf., entre autres, P. Villey, *Les sources...*, t. II, pp. 238 sq. G. Compayré, *Montaigne et l'éducation du jugement*, Paris, Delaplane, s.d. Idem, *Histoire critique des doctrines de l'education en France depuis le seizième siècle*, 2 vol., 5e éd., Paris, Hachette, 1885, t. I, pp. 88-115. P. Porteau, *Montaigne et la vie pédagogique de son temps*, Paris, Droz, 1935.

placer sur un rocher, à l'escart, emmy (=parmi) des ronces, fantosme à estonner (=terrifier) les gens" (I, XXVI, p. 161). Si Montaigne insiste à ramener à son époque la sagesse antique, afin de la replacer et de la faire revivre dans le cadre de la vie quotidienne, c'est qu'il ne regarde pas les modèles classiques en simple spectateur. Enfant de la Renaissance mûre, il a considéré l'humanisme comme une source créatrice de nouveaux modes de vie taillés à la mesure de l'homme de son époque, homme avide de connaître et d'assimiler toutes les richesses de la civilisation gréco-latine.

Bien que la sagesse antique soit largement mise à contribution dans l'élaboration de l'art de vivre de Montaigne, le facteur personnel ne semble cependant pas y avoir joué un rôle moins considérable chez lui. En effet, lorsque Montaigne insiste qu' "il faut devenir sage à ses propres despans" (II, XII, p. 563), ou lorsqu' il confesse qu' il a mis tous ses "efforts à former sa vie" (II, XXXVI, p. 784), c'est justement dans le but de préciser d'une manière implicite la part qui lui revient dans l'oeuvre d'art que fut sa vie, vie qu'il aimerait, selon ses propres dires, revivre d'une façon identique, s'il avait à la revivre[27]. Cette dernière remarque met en relief l'usage réfléchi que l'auteur des *Essais* fit de sa vie d' homme, usage dicté par la maîtrise de soi qui constitue l'élément primordial de la sagesse montaignienne. Cette maîtrise de soi réside dans l'équilibre de toutes les fonctions de l'âme, dans l'emprise de la volonté sur les passions et les inclinations humaines, dans le sain exercice du jugement qu'il importe de tenir à l'abri de tout prejugé et fanatisme. Cette nécessité de se maîtriser Montaigne la souligne à maintes reprises par des formules telles que "je veus estre maistre de moy, à tout sens" (III, V, p. 841), "le jugement tient chez moy un siege magistral" (III, XIII, p. 1074), "La vraye liberté c'est pouvoir toute chose sur soy"[28], ou lorsqu'il insiste sur la primauté de la raison chez l'homme, être privilégié en comparaison avec les bêtes: "(A) Puisqu' il a pleu à Dieu nous doüer de quelque capacité de discours (=raison), affin que comme les bestes, nous ne fussions pas servilement assuiectis aux loix communes, ains (=mais) que nous nous y appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous devons bien prester un peu à la simple authorité de nature, mais non pas nous laisser tyranni-

27. Cf. *Les Essais...*, III, II, p. 816: "(C) Si j'avois à revivre, je revivrois comme j'ay vescu". L'absence de la notion de péché et de repentir, au sens chrétien du terme, dans cet essai III, II, intitulé *Du repentir*, valut à Montaigne les critiques sévères de Pascal et de Port-Royal. Cf. Bl. Pascal, *Pensées*, fr. 63 éd. Brunschvicg (680 éd. Lafuma). Cf. A. Arnauld et P. Nicole, *La logique ou l'art de penser*, Paris, P.U.F., 1964, III, XX, p. 268.

28. Cf. *Les Essais...*, III, XII, p. 1046 et la suite du passage: "Potentissimus est qui se habet in potestate". La phrase latine est empruntée à Sénèque (*Ép.*, XC, 34).

quement emporter à elle; la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations" (II, VIII, p. 387). Si la nature semble revendiquer ses droits auprès de l'homme, la raison doit à son tour en abolir la tyrannie, vu le rôle que cette même nature lui a assigné dans la vie de l'être raisonnable qu'est l'homme. La remarque de Montaigne s'avère d'autant plus intéressante si l'on tient compte de la place de l'idée de nature dans son oeuvre, idée sur laquelle il fonde sa philosophie définitive[29]. Et c'est grâce à ce partage réfléchi entre les droits de la nature et les devoirs de la raison que le moraliste garde sa lucidité et sa clairvoyance non seulement au milieu des douleurs de la maladie et des passions de la vieillesse, mais, ce qui plus est, au milieu des plaisirs naturels et des attachements de la jeunesse, voire de l'amour.

*

On a souvent reproché à Montaigne un manque de sensibilité dans le domaine affectif en raison de certains passages des *Essais* relatifs à l'amour, à l'affection paternelle et conjugale, etc., et où l'auteur semble subjuguer le sentiment à la raison afin de préserver sa liberté intérieure et le contrôle de soi-même: "(A) J'ay, de ma part", écrit Montaigne dans le chapitre *De l'affection des pères aux enfans,* "le goust estrangement mousse (=insensible) à ces propensions qui sont produites en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement" (II, VIII, p. 387). Au niveau de l'amour, si cette vigilance semble mettre Montaigne à l'abri de l'amour-passion, elle ne le prive pas pour autant des plaisirs délicats qui ne risquent point de lui faire perdre la tête: "(B)...en ce marché", ajoute-t-il au sujet de l'amour, "je ne me laissois pas tout aller; je m'y plaisois, mais je ne m'y oubliois pas: je reservois en son entier ce peu de sens et de discretion (=jugement) que nature m'a donné, pour leur service et pour le mien; un peu d'émotion, mais point de resverie (=folie)... L'amour est une agitation esveillée, vive et gaye; je n'en estois ny troublé ny affligé, mais j' en estois eschauffé et encore altéré: il s'en faut arrester là; elle n'est nuisible qu'aux fols" (III, V, p. 891). Si Montaigne, habitué depuis longtemps à sacrifier au dieu de la raison, a l'air d'exclure du domaine amoureux la passion déraisonnable, c'est que les *Essais,* loin d'être le livre des enthousiasmes de la jeunesse, sont le fruit des

29. Sur la philosophie de la nature chez Montaigne, cf. P. Villey, *Les sources...,* t. II, pp. 390 sq;. A. Thibaudet, *op. cit.,* pp.388 sq Cf. Y. Bellenger, "Nature" et "Naturel" dans quatre chapitres des *Essais",* in *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne,* 5e série, nos 25–26, 1978, pp. 37–49, et la note 3 de la p. 37, où un aperçu bibliographique sommaire relatif à l'idée de nature chez Montaigne.

expériences d'un homme mûr: "(B) Je m'y eschauday en mon enfance", allègue l'auteur dans un passage où il semble se souvenir des aventures de sa jeunesse, "et y souffris toutes les rages que les poëtes disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre et sans jugement. Il est vray que ce coup de fouet m'a servy depuis d'instruction"[30]. Bien que l'analyse de l'amour dans les *Essais* donne souvent à penser à un "amour d'épiderme"[31], il n'en faut pas de ce fait voir en Montaigne un partenaire impassible qui ignore la psychologie et l'honnêteté[32] amoureuses. Bien au contraire. Considérant comme condition préalable dans ce commerce humain "l'engagement de la conscience" (III, V, p. 891), Montaigne défend de "s'y mesler sans amour et sans "y mettre du sien", estimant ce manque d'engagement bien "lâche" et indigne d'"une belle ame" (III, III, p. 825). Quant au mariage[33], il demeure pour Montaigne, "célibataire manqué"[34] marié à l'âge de trente deux ans et à l'instigation des siens, une affaire de raison et de tradition.

Dans le domaine de l'affection paternelle, l'habitude de Montaigne de maintenir le moi raisonnable au-dessus des liaisons susceptibles de lui causer de la souffrance accuse davantage son manque de sensibilité. Sans passer sous silence la phrase tirée du chapitre consacré au commentaire de la sentence d'Epictète relative aux biens qui dépendent de nous[35], et où Montaigne, prétendant se soumettre à l'ordre des choses, déclare avoir perdu "deux ou trois" enfants "en nourrice... sinon sans regret, au moins sans fascherie" (I, XIV, p. 61), il serait intéressant de voir comment le moraliste, passant les sentiments au crible de la raison, justifie son manque d'enthousiasme vis-à-vis des enfants en bas âge: "(A) Je ne puis recevoir cette passion dequoy on embrasse les enfans à peine encore nez, n'ayant ny

30. Cf. *Les Essais...*, III, III, pp. 824–825; cf. *ibid.*, III, X, p. 1014: "(B) ...estant jeune, je m'opposois au progrez de l'amour que je sentoy trop avancer sur moy, et estudiois qu'il ne me fut si aggreable qu'il vint à me forcer en fin et captiver du tout à sa mercy..."; cf. *ibid.*, pp. 1015, 1017.

31. Cf. A. Thibaudet, *op. cit.*, p. 460.

32. Cf. *Les Essais...*, III, V, p. 891: "(B) Ma conscience s'y engageait (=dans l'amour) aussi, jusques à la desbauche et dissolution; mais jusques à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Je n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout pris, et me contentois de son propre et simple coust (=ce qu'il me coûtait dans le domaine moral)". A propos de l'amour chez Montaigne, cf. la suite des quatre articles de J. de Feytaud dans le *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 5e série, nos 20–24, oct.–déc. 1976 — oct. - déc. 1977.

33. Au sujet du mariage, cf. J. De Feytaud, "*De l'Amour V* (Du mariage)", ibid., 5e série, no 24, 1977, pp. 37 sq.

34. Cf. A. Thibaudet, *op. cit.*, p. 191.

35. Cf. *supra*, p. 378

mouvement en l'ame, ny forme reconnoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables... Une vray affection et bien reglée devroit naistre et s'augmenter avec la connoissance qu'ils nous donnent d'eux; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant et (=avec) la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en juger de mesme, s'ils sont autres, nous rendans tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle..."(II, VIII, p. 387). Dans le même esprit raisonnable, se demandant s'il n'aurait préféré avoir produit un enfant "parfaictement bien formé, de l'acointance des muses, que de l'acointance de sa femme" (II, VIII, p. 401), et soucieux comme il est avant tout de vivre plus dans le présent[36] que dans l'avenir, Montaigne note: "(B)...les choses présentes m'embesoingnent assez... Aussi n'ay-je poinct cette forte liaison qu'on dict attacher les hommes à l'advenir par les enfans qui portent leur nom et leur honneur... je ne tiens que trop au monde et à cette vie par moy-mesme...; et n'ay jamais estimé qu'estre sans enfans[37] fut un defaut qui deut rendre la vie moins complete et moins contente" (III, IX, p. 998). C'est par le même souci de fuir les ennuis du ménage — véritables "goutieres qui le mangent" (*ibid.*, p. 951) — et de vivre le moins "embesogné" dans le présent que Montaigne préfère s'en éloigner en voyageant[38], et, même aller, à ce qu'il dit, jusqu'à, "prester la main à l'ignorance" dans le domaine financier: "(B) je nourris à escient", écrit-il, "aucunement (=en quelque façon) trouble et incertaine la science de mon arjant; jusqu'à certaine mesure je suis content d'en pouvoir doubter. Il faut laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet. S'il nous en reste en gros de quoy faire nostre effect..., laissons le un peu plus courre à sa mercy: [C] la portion du glaneur"[39].

Si l'on analyse de près ce manque d'intérêt de la part de Montaigne vis-à-vis des problèmes domestiques, on reconnaîtra que, loin de provenir

---

36. Vivre dans le présent, saisir, approfondir et prolonger le plaisir, sont parmi les traits saillants de la sagesse de Montaigne. Cf. A. Thibaudet, *op. cit.*, chap. IV (Le présent, la durée), pp. 189 sq. Cf. F. Joukovsky, *Montaigne et le problème du temps*, Paris, Nizet, 1972, pp. 72 sq, 192 sq. Cf. M. Conche, "Le temps dans les *Essais*", in *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 5e série, nos 25-26, 1978, pp. 11 sq.

37. Montaigne n'avait qu'une fille.

38. Cf. *Les Essais...*, III, IX, p. 954: "Absent, je me despouille de tous tels pensements (=des soucis domestiques); et sentirois moins lors la ruyne d'une tour que je ne faicts present la cheute d'une ardoyse".

39. Cf. *ibid.*, p. 953; cf. *ibid.* la suite du texte: "[B]... O le vilein et sot estude d'estudier son argent, se plaire à le manier, poiser et reconter. C'est par là que l'avarice fait ses aproches". Il semble que Montaigne ait fait sur lui-même l'expérience de l'avarice, à ce qu'on découvre en lisant les *Essais*. Cf. E. Lablénie, *Essais sur Montaigne*, Paris, S.E.D.E.S., 1967, pp. 21-22.

d'un fond d'insensibilité égoïste[40], il constitue plutôt un moyen de préserver son équilibre intérieur, une arme de défense susceptible de le couvrir des coups que sa nature "molle"[41] s'avère incapable de soutenir: "(B) Dieu donne le froid selon la robe", écrit Montaigne dans l'essai *Des coches*, "et me donne les passions selon le moyen que j'ay à les soustenir. Nature, m'ayant descouvert d'un costé, m'a couvert de l'autre; m' ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité et d'une apprehension reiglée ou mousse" (III, V, p. 900). C'est dans le même esprit qu'il faut interpréter l'aveu de Montaigne "(C) Je n'ay rien cher que le soucy et la peine, et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir" (III, IX, p. 954), ainsi que la longue analyse qu'il consacre à cet effet dans le chapitre au titre significatif *De mesnager sa volonté*, chapitre qui semble constituer "une méthode prudente de valétudinaire"[42] et une sorte d'apologie de son individualisme: "(B) J'ay grand soin", note-t-il dans le chapitre en question, "d' augmenter par estude et par discours (=par réflexion) ce privilège d'insensibilité, qui est naturellement bien avancé en moy. J'espouse, et me passionne par consequant, de peu de choses... Autant que je puis, je m'employe tout à moy... [B] Mais aux affections qui me distrayent de moy et attachent ailleurs, à celles là certes m'oppose-je de toute ma force. Mon opinion est qu' il se faut prester à autruy et ne se donner qu'à soy-mesme" (III, X, p. 1003). Sentence célèbre, cette dernière phrase qui, isolée de son contexte, fait penser à un égoïsme farouche de la part de Montaigne, ne doit pas se dissocier de la suite du texte qui met en relief les motifs réels de cette attitude égocentrique[43]: "(B) Si ma volonté se trouvoit aysée à se hypothequer et à s'appliquer je n'y durerois pas: je suis trop tendre, et par nature et par usage" (*ibid.*). Conservatrice du moi, cette prudence existentielle de la part d'un homme qui se connaît, et qui connaît, par conséquent, ses devoirs vis-à-vis de lui-même et des autres, paraît d'autant plus intéressante à partir du moment où cet homme, Montaigne, invité à assumer des charges publiques, se sentira obligé de tracer

40. On serait injuste à l'égard de Montaigne si l'on passait sous silence sa tendresse vis-à-vis des animaux, sa bonté naturelle, sa pitié à l'égard des malheureux et des pauvres, l'horreur de la souffrance, son incapacité de haïr. Cf. M. Conche, *Montaigne ou la conscience heureuse*, 3e éd., Paris, Seghers, col. "Philosophes de tous les temps", 1970, pp. 13 sq.

41. Cf. *supra*, p. 384, n. 24.

42. Cf. A. Thibaudet, *op. cit.*, p. 240.

43. Cf. A. Lagrange, "L'égotisme de Montaigne", in *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 5e série, nos 29–30, 1979, pp. 49 sq. Cf. Duc de Lévis - Mirepoix, "Montaigne et l'individualisme", *ibid.*, 3e série, no 1, 1957, pp. 6-15. Cf. H. Friedrich, *op. cit.*, ch. V: Le Moi, pp. 220 sq.

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΣΠΟΥΔΑΣΤΗΡΙΟΥ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΑΘΗΝΩΝ

la ligne de démarcation entre sa liberté intérieure et les obligations sociales auxquelles il devra répondre. Chargé de différentes missions au cours des guerres de religion, le gentilhomme de Montaigne, tiraillé entre la sympathie pour le roi Henri de Navarre, chef des protestants et futur Henri IV, et ses devoirs à l' égard des rois catholiques de France[44], se verra contraint, sur l'insistance d'Henri III, d'accepter, en 1581, la charge de maire à Bordeaux. L'événement demeure capital dans l'histoire de la vie et de l'évolution de la pensée de Montaigne, non seulement en raison des troubles de la période, qui mettront à l'épreuve les qualités du chef de la ville, mais aussi à cause de l'épidémie de peste survenue au terme de cette mairie, épidémie qui, d'une part, bien qu'elle ait enrichi l'expérience morale et philosophique de notre auteur, ne fera, de l'autre, que concourir davantage à sa réputation d'individualiste[45].

Les pages des *Essais* consacrées à cette période troublée de la vie de Montaigne font preuve de toutes les vertus privées et civiles du sage périgourdin. Concession extrême de l'individu aux exigences de la vie sociale, la charge de maire de Bordeaux donne à l'auteur des *Essais* l'occasion de plaider la cause de "l'arriere boutique"[46] contre ceux qui, s' oubliant dans le maniement des affaires étrangères, consacrent leur vie "in negotiis... negotii causa"[47], comme s'ils n'avaient "largement affaire" chez eux[48]. Le passage où Montaigne peint cette nécessité de ne pas aliéner notre

---

44. Montaigne a servi cinq rois successifs: Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, ex Henri de Navarre.

45. La recherche moderne a reproché à Montaigne un manque d'altruisme au terme de cette charge, lorsque, se trouvant loin de la ville de Bordeaux, en raison de la peste survenue, et invité à assister à la cérémonie de transmission des pouvoirs, il préféra ne pas rentrer, de peur de l'épidémie. Il est à noter qu'aucun des contemporains de Montaigne n'a enregistré ce manque d'empressement de sa part. Il paraît que la cérémonie en question n'était qu'une cérémonie de pure forme. Cf. *Les Essais...*, III, X, pp. 1002 (introduction). Cf. la lettre adressée par Montaigne à cette occasion aux jurats de Bordeaux (30 juillet 1585), in Montaigne, *Oeuvres complètes*, éd. A. Thibaudet et M. Rat..., p. 1394. Cf. A. Grün, *La vie publique de Michel de Montaigne*, Paris, Amyot, 1855, pp. 205–297. Cf. P. Bonnefon, *Montaigne*, Bordeaux–Paris, 1893, pp. 307–412.

46. Cf. *supra, p.* 379.

47. Cf. Sénèque, *Ép.*, XXII, 8.

48. Cf. *Les Essais...*, III, X, p. 1004. Cf. le paragraphe suivant que clôt cette phrase épigrammatique: "(R) Personne ne distribue son argent à autruy, chacun y distribue son temps et sa vie; il n'est rien de quoy nous soyons si prodigues que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable".

moi est caractéristique de son style imagé et métaphorique[49]: "Si quelquefois on m'a poussé au maniement d'affaires estrangieres, j'ay promis de les prendre en main, non pas au poulmon et au foye; de m'en charger, non de les incorporer; de m'en soigner ouy, de m'en passionner nullement: j'y regarde, mais je ne les couve point... Il faut mesnager la liberté de nostre ame et ne l'[50] hypothequer qu'aux occasions justes; lesquelles sont en bien petit nombre, si nous jugeons sainement" (III, X, p. 1004). Une fois "hypothéqué", le futur maire de Bordeaux sent le besoin de "se deschiffrer fidelement et conscientieusement" (*ibid.*, p. 1005) auprès de ceux qui l'élirent sur les défauts et les qualités de son caractère ainsi que sur ce qu'ils auraient à attendre de lui. Si Montaigne excelle à prescrire les devoirs de l'individu vis-à-vis de lui-même, il n'excelle pas moins à nous rappeler nos obligations à l'égard d'autrui: "(B) Qui en sçait les devoirs et les exerce... il a attaint le sommet de la sagesse humaine et de nostre bon heur. Cettuy-cy, sçachant exactement ce qu'il se doibt, trouve dans son rolle qu'il doibt appliquer à soy l'usage des autres hommes et du monde, et, pour ce faire, contribuer (=apporter en contribution) à la societé publique les devoirs et offices qui le touchent. (C) Qui ne vit aucunement à (=pour) autruy, ne vit guere à soy... Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les parolles, et la sueur et le sang au besoing... Mais c'est par emprunt et accidentalement, l'esprit se tenant tousjours en repos et en santé, non pas sans action, mais sans vexation, sans passion" (*ibid.*, pp. 1006–1007). Parmi les passions qui risquent d'envahir l'âme de ceux qui assument de hautes fonctions, l'ambition et la vanité passent pour les plus communes. La lucidité de Montaigne ne laisse de le tenir sur ses gardes devant la comédie des grandeurs. A ce qu'il note "(B) La plus part de nos vacations (=occupations) sont farcesques (=tiennent de la comédie)... Il faut jouer

49. Sur la langue et le style de Montaigne, cf., entre autres, la thèse de E. Voizard, *Etude sur la langue de Montaigne*, Paris, Cerf, 1885; Fl. Gray, *Le style de Montaigne*, Paris, Nizet, 1958; A. Thibaudet, *op. cit.*, pp. 473 sq.; D. M. Frame, *Montaigne's Essais. A Study*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall, 1969, pp. 86 sq.

50. Il serait intéressant de suivre, à travers les *Essais* de Montaigne, les incertitudes de la langue écrite de l'époque; c'est ainsi que la lettre h dans le terme "hypothequer", revêtant une forme double, se présente tantôt comme un h muet (cf. *supra* "l' hypothequer"), tantôt comme un h aspiré (cf. *supra*, p. 389 "se hypothequer"). Il est à noter que le son expiré h, qui avait disparu du latin parlé dès l' époque de Cicéron, et qui a été introduit en français avec des mots germaniques, s'est effacé, dès le XVIe siècle, dans le français de Paris et du Centre. Toutefois, ce h aspiré demeure encore sensible dans certaines régions de France, parmi lesquelles la Gascogne dont Montaigne est originaire. Cf. M. Grevisse, *Le bon usage*, 10e éd., Gembloux (Belgique), Duculot, 1975, pp. 36–37, § 26.

deuement nostre rolle, mais comme rolle d' un personnage emprunté[51]. Du masque et de l'apparence il n'en faut pas faire une essence réelle, ny de l'estranger le propre. Nous ne savons pas distinguer la peau de la chemise. [C] C'est assés de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poitrine"[52] (*ibid.*, p. 101). Se moquant de tous ceux qui s'imprègnent de la vanité des grandeurs humaines "jusques au foye et aux intestins", Montaigne conclut: "Je ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades (=coups de bonnet) qui les regardent de celles qui regardent leur commission (=charge), ou leur suite, ou leur mule... Le Maire et Montaigne ont tousjours esté deux, d'une separation bien claire"[53]. Heureux d'avoir préservé l'intégrité et la maîtrise de soi au milieu des haines de la guerre civile et des dangers variés de sa charge, Montaigne semble faire le bilan de sa magistrature lorsqu'il écrit: "(B) J'ay peu me mesler des charges publiques sans me despartir de moy de la largeur d'une ongle, (C) et me donner à autruy sans m'oster à moy" (*ibid.*, p. 1007). "Se départir de soi", dans le langage de Montaigne, signifie pécher contre soi-même, transgresser les limites que le moi se prescrit afin d'assurer la sérénité intime et la tranquillité de la conscience dont notre auteur fait le juge suprême et son culte[54]. Et rien ne semble entraver plus chez Montaigne le repos de la conscience que la déloyauté et le manque de parole[55], la trahi-

---

51. L'assimilation de la vie à un rôle qu'on joue est un lieu commun de la littérature et de la philosophie depuis les Présocratiques, Platon et les Stoïciens, jusqu'à saint Paul et les Pères de l'Église. Cf. M. Kokolakis, *The Dramatic Simile of Life*, Athens, 1960, pp. 11 sq. Montaigne sépare bien nettement le rôle étranger, "accidentel" à notre être, du rôle "essentiel". Cf. *infra*, n. 53.

52. La poitrine représente le siège du coeur humain et, par conséquent, l'homme entier.

53. Cf. *Les Essais...*, III, X, p. 1012; cf. *ibid.* la suite de la pensée de Montaigne: "...le jugement d'un Empereur doit estre au dessus de son empire, et le voir et considérer comme accident estranger; et luy, doit sçavoir jouyr de soy à part et se communiquer comme Jacques et Pierre, au moins à soy-mesmes". Le terme "accident", pris au sens philosophique (cf. le terme "συμβεβηκὸς" chez Aristote; *Mét.*, IV, 7, 1017a 7 sq) s'oppose à "substance" (cf. "οὐσία", Arist., *Cat.*, V, 2 a 11, 2 b 8, 26 sq.) qui signifie ce qu'il y a de permanent dans l'être. Cf. A. Lalande, *op. cit.*, pp. 13, 1048 sq.

54. Les pages des *Essais* consacrées au fonctionnement de la conscience sont parmi les plus belles. Cf. *Les Essais...*, III, II, p. 807: "(B) De fonder la récompence des actions vertueuses sur l'approbation d'autruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement... J'ay mes loix et ma court (=tribunal) pour juger de moy, et m'y adresse plus qu'ailleurs". Cf. *passim* dans les essais *De la conscience* (II, V), *De la gloire* (II, XVI), *De la liberté de conscience* (II, XIX), *De l'utile et de l'honneste* (III, I), *Du repentir* (III, II).

55. Cf. *Les Essais...*, III, IX, p. 966: "(B) J'aimeroy bien plus cher (=bien mieux) rompre la prison d'une muraille et des loix que de ma parole"; cf. *ibid.*, III, X, p. 1019.

son[56], le mensonge[57], la dissimulation[58].

*

Si l'on cherche à définir le secret de l'art de vivre et de la sagesse de Montaigne on est assuré de la découvrir dans son effort constant pour restreindre, d'une part, le champ de l'ennui, du souci et de la peine, et pour accroître et approfondir, de l'autre, tout plaisir naturel lié à la condition humaine. C'est ce que Montaigne énonce par la maxime "Il faut estendre la joye, mais retrencher autant qu'on peut la tristesse" (III, IX, p. 979). Ces deux efforts permanents, limitatif l'un, augmentatif l'autre, sont conditionnés par la présence d'une conscience en permanence heureuse. Dans le domaine de l'effort restrictif de la part de Montaigne, en dehors du souci d'éviter les ennuis relatifs à la gestion des affaires privées et publiques, il faut incorporer l'art du sage périgourdin de faire face aux maux dûs à la maladie et à la vieillesse. Comme Albert Thibaudet[59] le souligne, "le troisième livre des *Essais* est, d'un certain point de vue, une lutte contre la vieillesse, un *De Senectute* à rebours, une tentative pour en démasquer et éviter les défauts". Autour de la quarantaine, Montaigne se voit déjà au seuil de la vieillesse. Atteint à quarante cinq ans de la gravelle, maladie héréditaire qui lui vient de son père, il parle un an plus tard carrément de sa "vieillesse"[60]. Cette période de sa vie, si elle offre à Montaigne l'occasion de se pencher un peu plus sur lui-même et de s'analyser davantage, elle ne laisse pas moins de lui faire élaborer et approfondir sa philosophie de la nature qui l'éloigne de plus en plus des attitudes tendues des premiers essais. Obéissant ainsi aux lois de "nostre mere nature" (I, XX, p. 96) et à l'ordre universel du monde, Montaigne se soumet docilement aux maux de l'âge qui lui semblent indissociables de la condition humaine: "(C) Je suis de l'advis de Crantor"[61], écrit-il dans le chapitre *De l'expérience*, "qu'il ne faut ny obstinéement s'opposer aux maus, et à l'estourdi, ny leur succomber de mollesse, mais

56. Cf. l'essai *De l'utile et de l'honneste* (III, I), pp. 789 sq.

57. Cf. *ibid.*, p. 794: "(B) Il n'y a point d'utilité pour laquelle je me permette de... mentir"; cf. *Les Essais...*, III, V, p. 846: "(B)...le mentir me semble encore pire que la paillardise".

58. Cf. *ibid.*, II, XVII, p. 647: "(C)...quant à cette nouvelle vertu de faintise et de dissimulation qui est à cet heure si fort en credit, je la hay capitallement; et de tous les vices, je n'en trouve aucun qui tesmoigne tant de lâcheté et bassesse de coeur".

59. Cf. *Montaigne...*, p. 467.

60. Cf. *Les Essais...*, II, XXXII, p. 721, n. 1.

61. Élève de Xénocrate et maître d'Arcésilas, Crantor a la réputation d'avoir combattu et modéré la rigidité des thèses stoïciennes.

qu'il leur faut ceder naturellement, selon leur condition et la nostre. [B] On doit donner passage aux maladies; et je trouve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire... Laissons faire un peu à nature: elle entend mieux ses affaires que nous" (III, XIII, p. 1088). Il va sans dire que Montaigne, de pair avec l'attitude humaniste de son époque, rejette toute idée de recours à l'art médical qu'il considère comme entravant le libre cours de la nature: "(B) Il faut souffrir doucement les loix de nostre condition", souligne-t-il. "Nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine... D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est représenter (=imiter) la folie de Ctesiphon qui entreprenoit de faire (=lutter) à coup de pied avec sa mule" (*ibid.*, pp. 1089-1090). Une fois "mis à l'école de la colique"[62], et sans se départir le moins du monde de sa lucidité, notre sage ne cesse de chercher le bien dans le mal alléguant toutes sortes de consolations illusoires[63] pour son propre cas, sûr que toutes ces ruses valent la peine au nom de la conservation de la vie et de la joie de vivre: "(C) J'entre desjà en composition (=je m'accommode) de ce vivre coliqueux; j'y trouve de quoy me consoler et dequoy esperer. Tant les hommes sont acoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver!" (II, XXXVII, p. 759).

Les pages des *Essais* consacrées à la maladie, à la vieillesse et à la mort avoisinante sont tout ce qu'il y a de meilleur dans Montaigne qui présente son livre, rédigé en une période d'environ vingt ans, comme la méditation d'un homme au seuil de la vieillesse et de la mort. Si les *Essais* sentent un air d'automne, il ne s'ensuit pas de ce fait qu'ils mènent au pessimisme et au désespoir. Et toute la sagesse de Montaigne réside justement dans l'art de ne perdre à aucun moment de son âge avancé le goût de la vie et le plaisir de vivre. C'est dans cette perspective qu'il considère la vieillesse d'un oeil réaliste, mesurant ses avantages et ses inconvénients dans un esprit clairvoyant et de bonne humeur, toujours prêt à "tourner la nécessité en joie"[64]. Situant sa vieillesse par rapport à sa vie passée, Montaigne note: "(C) J'en ay veu l'herbe et les fleurs et le fruit; et en vois la secheresse. Heureusement, puisque c'est naturellement. Je porte bien plus doucement les maux que j'ay,

62. Cf. M. Citoleux, *Le vrai Montaigne théologien et soldat*, Paris, Lethielleux, 1937, p. 219.

63. Cf. *Les Essais...*, III, XIII, p. 1095: "(B) Par tels argumens (cf. *ibid.*, pp. 1092-1094), et forts et foibles, comme Cicero le mal de sa vieillesse, j'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et gresser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyerons d'autres eschapatoires".

64. Cf. G. Lanson, *op. cit.*, p. 303.

d'autant qu'ils sont en leur poinct" (III, II, p. 816). Et ce n'est que dans le même esprit que notre auteur ironise au sujet de ceux qui, par un aveuglement déraisonnable, voudraient renverser l'ordre du monde: "(B) Voyez un vieillart, qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en jeunesse... N'est-ce pas folie? Sa condition ne le porte pas" (III, XIII, p. 1089). L'ironie de Montaigne s'étend sur l'illusion consolatrice du vieillard qui se veut content de ce que l'âge l'a défait de sa volupté: "(B) Je ne scauray jamais bon gré à l'impuissance de bien qu'elle me face", s'écrie-t-il. "...(C) Miserable sorte de remede, devoir à la maladie sa santé!" (III, II, p. 815). Mais si la vieillesse marche de pair avec la déchéance physique et spirituelle, si elle "attache plus de rides en l'esprit qu'au visage" (*ibid.*, p. 817), c'est à nous de faire un effort pour que l'esprit "verdisse" et "fleurisse" "comme le guy sur un arbre mort" (III, V, p. 844). Sagesse verdissante et fleurissante, la vieillesse discrète de Montaigne s'empresse de se retirer à temps "au logis" (*ibid.*, p. 843) afin de laisser le champ libre à la jeunesse[65]: "(C) La decrepitude est qualité solitaire", écrit Montaigne. "Je suis sociable jusques à l'excez. Si me semble il raisonnable que meshuy (=désormais) je soustraye de la veue du monde mon importunité, et la couve à moy seul, que je m'appile (=me resserre) et me recueille en ma coque, comme les tortues... Il est temps de tourner le dos à la compagnie" (III, IX, p. 982). Incommodité reconnue, cette retraite opportune est bien l'acte de celui qui a pensé qu' "une laideur et une vieillesse advouée est moins vieille et moins laide... qu'une autre peinte et lissée"(III, V, p. 895).

Bien que "recueillement en sa coque", ce retour paisible "au logis" et cette fréquentation de "l'arriere boutique" ne se traduisent pas chez Montaigne par une abdication à l'égard du monde, par un refus de prolonger l'acte et le plaisir de vivre. Épicurien au sens le plus profond du terme, le penseur des *Essais* se révèle un jouisseur insatiable et un artiste de la vie même au moment où elle a l'air de devenir désagréable et importune: "(B) Mon jugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconvenients que nature m'ordonne à souffrir, mais non pas de les sentir", remarque-t-il. "Je courrois d'un bout du monde à l'autre chercher un bon an de tranquillité plaisante et enjouée, moy qui n'ay autre fin que vivre et me resjouyr" (III, V, p. 843). Au nom de ce plaisir de vivre, et afin de ne pas se

65. Cf. *Les Essais...*, III, V, p. 894: "(B) J'ay honte de me trouver parmy cette verte et bouillante jeunesse... Qu'irions-nous presenter nostre misere parmy cette allegresse?... Ils ont la force et la raison pour eux; faisons leur place, nous n'avons plus que tenir (=nous n'avons plus le moyen de tenir tête)".

laisser influencer par les inconvénients de son âge, le disciple astucieux d'Épicure n'hésite pas à recourir à la ruse et à mettre en pratique le conseil de son maître relatif au rappel du bonheur passé: "(B) ...aus intervalles que mes maux me donnent", souligne-t-il, "je gauchis (=détourne) tout doucement, et desrobe ma veue de ce ciel orageux et nubileux que j'ay devant moy: lequel, Dieu mercy, je considere bien sans effroy, mais non pas sans contention (=effort) et sans estude (=application); et me vois amusant en la recordation (=dans le rappel) des jeunesses passées" (*ibid.*, p. 841). C'est dans le même sens que Montaigne s'efforce de lutter contre l'esprit de la vieillesse: "(B) Je ne m'esgaye qu'en fantasie et en songe, pour destourner par ruse le chagrin de la vieillesse", allègue-t-il. "Mais certes il y faudroit autre remede qu'en songe: foible luicte (=lutte) de l'art contre la nature. C'est grand simplesse d'alonger et anticiper... les incommoditez humaines: j'aime mieux estre moins long temps vieil que d'estre vieil avant que de l'estre. Jusques aux moindres occasions de plaisir que je puis rencontrer, je les empoigne" (*ibid.*, p. 842). Cette ardeur[66] de prolonger le vivre, ne serait-ce que par les plaisirs les plus insignifiants, est très claire dans un passage de l'essai *De la solitude* où l'amour passionné de la vie s'exprime par l'ultime effort de la retenir coûte que coûte avant qu'elle ne s'en aille: "(A)... l'aage m'ayant tantost desrobé celles (=les commoditez corporelles) qui estoyent plus à ma fantaisie j'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison", déclare notre sage épicurien. "Il faut retenir à tout (=avec) nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie que nos ans nous arrachent des poingts, les uns apres les autres" (I, XXXIX, p. 246).

L'avidité dans la jouissance des plaisirs de la vie et le désir ardent de les prolonger à toute force ne conduisent pas nécessairement chez Montaigne à une attitude hostile vis-à-vis de la mort considérée comme l'ennemi et la privation de la vie. "Nécessité commune" (III, XIII, p. 1092) de tout ce qui vit, la mort s'avère inhérente à la vie dans la pensée mûre de Montaigne qui ne perd pas l'occasion de prolonger son égotisme jusqu'aux confins du vivre: "(B) ...Je me contente d'une mort recueillie en soy", écrit-il, "quiete et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retirée et privée... Cette partie n'est pas du rolle de la societé; c'est l'acte à un seul personnage" (III, IX, p. 979). Etant parvenu à concilier l'amour de la vie avec l'accueil souriant de la mort, Montaigne finit par donner à la vie de nouvelles dimensions grâce à la présence de la mort. Ainsi, après s'être référé à tous ceux qui laissent

66. Cf. M. Conche, Montaigne et l' "ardeur de la vie", in *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 5e série, no 13, 1975, pp. 5 sq.

inconsciemment échapper leur vie[67] comme si elle était "chose de qualité ennuyeuse et desdaignable", notre humaniste se déclare diamétralement opposé à cette attitude insensée: "(B) Mais je la (=la vie) cognois autre, et la trouve et prisable (=estimable) et commode (=agréable), voyre en son dernier decours (=décadence), où je la tiens... Je me compose (=je m'exerce) pourtant à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition... (C) Aussi ne sied il proprement bien de ne se deplaire à mourir qu'à ceux qui se plaisent à vivre... (B) Je la jouys au double des autres, car la mesure en la jouyssance depend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principallement à cette heure que j'apercoy la mienne si briefve en temps, je la veux estendre en pois; je veux arrester la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma sesie, et par la vigueur de l'usage compenser la hastiveté de son escoulement: à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine" (III, XIII, pp. 1111–1112). Loin d'être une pose philosophique, telle qu'il l'emprunte à ses lectures au cours de la première période de sa retraite, la pensée de la mort dans les derniers essais, nourrie de l'expérience personnelle de l'auteur lors de sa chute de cheval[68] et de l'épidémie de peste survenue à Bordeaux, atteint toute sa plénitude après avoir remodelé Montaigne de fond en comble. La mort n'est plus chez lui "l'object" et "le but" de la vie[69], comme elle l'était dans les premiers essais, mais son "bout", sa "fin" et son "extremité" (III, XII, pp. 1051–1052), le terme naturel de la trajectoire humaine. Une fois ayant réintégré l'ordre universel des choses, le penseur soucieux jusqu'alors de sa mort, se confie tranquillement à la Nature chargée de veiller sur son être. Et, qui plus est, Montaigne se sent particulièrement redevable à la maladie et à la vieillesse de l'acheminer "doucement" et "artificielement" (=habilement) vers la mort[70]:

67. Voici dans quels termes Montaigne exprime son opposition à l'égard de cette attitude irréfléchie: "(B) J'ai un dictionnaire tout à part moy: je passe le temps, quand il est mauvais et incommode; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retaste, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais et se rasseoir au bon. Cette fraze ordinaire de passe-temps et de passer le temps represente l'usage de ces prudentes (=sages) gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir (=esquiver) et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir...". Cf. *Les Essais...*, III, XIII, p. 1111.

68. A propos de cet accident qui a failli coûter la vie à Montaigne, cf. l' essai II, VI: *De l'exercitation*, pp. 370 sq.

69. Cf. *supra*, p. 378. Sur le sens des termes "but de la vie" et "but de nostre carriere", cf. J.-P. Boon, "La pensée de Montaigne sur la mort a-t-elle évolué?", in *Modern Language Notes*, vol. 80, 1965, pp. 309–310.

70. Le monologue de Montaigne au sujet de sa maladie, par lequel il essaie de transformer le mal en bien, n'est qu'un exemple de son optimisme foncier qui naît d'une grande part de sa

"(B) Dieu faict grace à ceux à qui il soustrait la vie par le menu", écrit-il. "C'est le seul benefice de la vieillesse. La derniere mort en sera d'autant moins plaine et nuisible: elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort: c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre et plusieurs autres sont desjà mortes, autres demy mortes... C'est ainsi que je fons et eschape à moy. Quelle bestise sera-ce à mon entendement de sentir le saut de cette cheute desjà si avancée, comme si elle estoit entiere?" (III, XIII, pp. 1101-1102).

*

* *

S'il est vrai que l'attitude vis-à-vis de la mort sert à présumer de l'attitude vis-à-vis de la vie, celle du Montaigne des derniers essais ne fait que révéler le chemin parcouru par l'auteur en vue de la conquête et de l'affirmation de son humanité, en vue de l'acceptation totale de son moi et des conditions de la vie. Exemple unique par les moyens mis en oeuvre pour découvrir et déterminer le Moi, afin de régler par la suite sa conduite, l'art de vivre et la sagesse de Montaigne, sans prétendre s'élever à la hauteur d'une morale universelle, s'offrent comme une méthode[71] propre à organiser la vie individuelle. Le but de cette méthode, qui s'appuie sur la culture du moi confié sans angoisse aucune au sein de la nature, c'est de mener à une existence sans peine et à une conscience satisfaite, telles que Montaigne les présente au terme de sa vie: "(B) Elle mesure", écrit-il, parlant de son âme, "combien c'est qu'elle doibt

---

soumission à la nature ainsi que de l'acceptation paisible de tout ce qui délimite l'humanité. Il est à noter que le monologue de l'auteur dans ce dernier chapitre très personnel des *Essais* a remplacé le discours de la Nature dans l'essai impersonnel *Que philosopher c'est apprendre à mourir* du premier livre: "(B) Considere combien artificielement et doucement elle (=ta maladie) te desgoute de la vie et desprend du monde: non te forçant d'une subjection tyrannique, ...mais par advertissemens, et instructions reprises à intervalles, entremeslant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de mediter et repeter sa leçon à ton ayse: pour te donner moyen de juger sainement et prendre party en homme de coeur, elle te presente l'estat de ta condition entiere, et en bien et en mal... Si tu n'accoles la mort, au moins tu luy touches en paume une fois le moys. (C) Par où tu as de plus à esperer qu'elle t'attrappera un jour sans menace, et que, estant si souvent conduit jusques au port, te fiant d'estre encore aux termes accoustumez (=dans ton étal habituel) on t'aura et ta fiance (=ta confiance) passé l'eau [de l'Achéron] un matin inopinément". Cf. *Les Essais...*, III, XIII, p. 1092.

71. Sur les conditions d'élaboration de cette méthode, cf. G. Lanson, *op. cit.*, pp. 265 sq. Cf. P. Villey, *Les sources...*, t. II, pp. 322 sq.

à Dieu d'estre en repos de sa conscience et d'autres passions intestines, d'avoir le corps en sa disposition naturelle, jouyssant ordonnéement et competemmant (=à bon droit) des functions molles (=douces) et flatteuses..., combien luy vaut d'estre logée en tel point que, où qu'elle jette sa veuë, le ciel est calme autour d'elle: nul desir, nulle crainte ou doubte qui luy trouble l'air, aucune difficulté [C] passée, presente, future par dessus laquelle son imagination ne passe sans offence" (III, XIII, p. 1112). Ce passage du dernier livre des *Essais*, véritable compte rendu de la conduite humaine de l'auteur, ne doit pas donner à penser, en raison de l'air crépusculaire qu'il exhale, à une démission à l'égard de la vie de la part de Montaigne. Tout au contraire, un pareil péché contre la vie serait inconciliable avec la pensée de notre moraliste chez qui la notion de mourir ne se dissocie pas un seul instant de la notion de vivre. Le passage qui suit confirme d'une façon très explicite cette conception de Montaigne: "(C) Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que je puis desloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient à me poiser (=peser). Je me desnoue par tout; mes adieux sont à demi prins de chacun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quiter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement que je m'attens de faire..." (I, XX, pp. 88–89). Et voilà, au milieu des préparatifs paisibles de la mort, la pensée clé qui jette le pont entre la vie et son adversaire: "Nous sommes nés pour agir... Je veux qu'on agisse, (C) et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, (A) et que la mort me trouve[72] plantant mes chous, mais nonchalant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait" (*ibid.*, p. 89). Source permanente d'activité heureuse et de plaisir quotidien, regard indolent vers la mort, voilà en quoi la sagesse de Montaigne a en dernière analyse transformé, grâce à la culture du moi et de la nature humaine, sa vie d'homme. A une époque où, tourmentés de toutes sortes d'angoisses matérielles et métaphysiques, et où, tiraillés entre les morales nihilistes et les éthiques altruistes, nous cherchons en vain un moyen de survivre, emportés que nous sommes par l'ivresse insensée de l'agir, une nouvelle approche du livre de l'*artifex vitae*[73] que fut le sage de Montaigne s'avèrerait susceptible de nous aider non seulement à établir un équilibre entre le Moi et Autrui, entre le faire et le vivre, mais aussi, ce qui est plus important, à retrouver le goût et la joie de la vie.

72. Il semble que Montaigne n'ait pas démenti sa vie par sa mort au moment de "l'acte à un seul personnage". Cf. Les témoignages de ses contemporains Pierre de Brach et Florimond de Raemond relatifs à sa mort, in *Les Essais...*, pp. 1203–1204.

73. Cf. F. Strowski, *op. cit.*, p. 346.